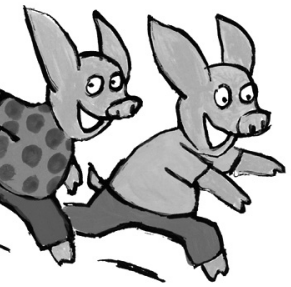
MARIO RAMOS ET L'INFINI



Yvanne CHENOUF

Mario Ramos est né à Bruxelles le 7 novembre 1958, d'un père portugais et d'une mère belge. Passionné de dessin, il s'inscrit à l'École de La Cambre, l'École nationale supérieure d'Architecture et des Arts Visuels de Bruxelles. Dans l'atelier de communication graphique de Luc Van Malderen, il s'intéresse au travail de Tomi Ungerer et de Saul Steinberg. Il se consacre d'abord au dessin publicitaire, au dessin de presse avant d'illustrer des histoires : *Contes et récits* **de Tolstoï (1986),** *Zéro* **de Charles Prayez (1987), chez Marc Bombaert,** *Djabibi*, *Orson*, *Novembre au printemps* **de Rascal (1992/1993/1994),** *Le Dernier voyage* **d'Andréa Nève (1994), chez Pastel, éditeur chez qui il publiera, dès 1995, ses propres titres. Il est décédé le 16 décembre 2012.**

La démultiplication du réel

Quand nous avons réuni les dix auteurs d'albums de littérature de jeunesse qui comptaient pour nous (*Aux petits enfants les grands livres !*), Mario Ramos faisait évidemment partie de notre palmarès. Nous l'avions découvert comme illustrateur de Rascal, avions suivi ses premières créations jusqu'à ce que l'une d'elles (*Maman !*) arrête notre regard. Pourtant, rien de plus simple, de plus refait que cet album qui proposait de compter à l'envers, d'identifier les nombres par des animaux dans une randonnée consacrée par sa chute. Mais l'œil s'était arrêté. Un enfant fuyait, page à page, pièce après pièce, entrainé dans un engrenage de peurs que le lecteur pensait reconnaître et partager : *deux* hippopotames, *trois* lions, *quatre* girafes... La fin révélait le quiproquo : il s'agissait d'une (**1**) araignée, dessinée mais invisible, éclipsée par la grosse ménagerie, annulée par les attentes de peurs majeures. Quiproquo stupéfiant qui pousse à aller chercher la bestiole, à relire. Ramos, qui sait illuminer le banal, former à relire, revoir, repenser : « *Pour moi, un bon dessin, c'est d'abord une bonne idée. Il induit un avant et un après. Il fait rire et il fait réfléchir.* (...) *L'un ne va pas sans l'autre.* »[1] Avec ses airs de *Jumanji*[2], l'histoire de *Maman !* célèbre de concert le détail et le phénoménal, engageant les enfants alentour, sur les pages de garde où s'alignent des nombres de 1 à 2 970 : « *On aurait pu aller plus loin. J'ai fait cela pour montrer qu'avec les 9 chiffres plus le 0, les nombres sont infinis (ça m'a toujours fasciné.)*[3] » Aussitôt et simplement, après un récit clos, rondement mené, la *fin* ouvre vers un infini vertigineux : « *Je recherche la simplicité qui laisse plus de place à l'imaginaire du lecteur.* »[4] Et les enfants de se compter, de lire la liste, de s'émerveiller devant l'infini d'une activité qu'on limite si souvent à... 10.

1. *Le Monde de Mario Ramos*, Pastel, d'après un entretien avec Lucie Cauwe, 2011, p.9 (édition hors commerce disponible sur www.ecoledesloisirs.fr). On retrouvera d'autres informations sur le site de l'auteur : www.marioramos.be **2.** Chris Van Allsburg, L'école des loisirs, 1983 **3.** Site de l'auteur, rubrique « Livres » **4.** *Le Monde de Mario Ramos*, pp.57-59

« Dans ***Le livre le roi est occupé*** c'est le monde à l'envers : au lieu de s'occuper de son royaume, le roi passe son temps aux toilettes. Il devrait affûter son épée, combattre, défendre son territoire... il ne fait rien. Il y a un jeu de mot sur le mot OCCUPÉ : on imagine que le roi est occupé, débordé, mais en fait ce sont les toilettes qui sont occupées ! On pense aussi aux deux sens du mot TRÔNE. Ce chat-roi ne fiche rien, il est paresseux... c'est bien un chat, du genre à dormir 20 heures par jour ! Il a des serviteurs qui sont les souris. Le chat, c'est bien le prédateur des souris. On peut même imaginer qu'il a mangé le roi des souris, s'est installé à sa place sur le trône et fait ses besoins en permanence parce qu'il se gave de souris. » **Maxime B. & Maxime E.** (*Ce texte, ainsi que ceux également en exergue de cet article, ont été écrits par les élèves de l'école Louise Michel de Saint-Martory*)

Dans *Le Code de la route* (2010), après avoir illustré la nature intertextuelle des récits (un Chaperon rouge à bicyclette croise, sur le chemin, trois ours, le petit Poucet et ses frères, Hansel et Gretel, le loup...), les pages de garde sont parsemées de panneaux routiers où figurent les symboles des contes, des fables, ces sources perpétuelle d'inspiration : Cendrillon, Le Petit poucet, Riquet à la houppe, le rat des villes, le rat des champs, le renard et les raisins, le chêne et le roseau... L'exercice compulsif (reconnaître des titres et les nommer, découvrir les inconnus et les lire, imaginer les absents, en créer de nouveaux) relance l'activité : « *Le livre continue à vivre en nous lorsqu'on le referme.* »[5]

Jeux d'illusions

Parfois, c'est dans le dernier dessin qu'un indice pousse à relire l'histoire afin de profiter d'une blague insoupçonnée. Dans *Loup, loup y es-tu ?* (2006), le jeu traditionnel est lancé en première page : trois petits cochons, pense-t-on, provoquent le loup par la célèbre chanson, de façon irrévérencieuse : « *Aaah, enfin ! Monsieur se décide à bouger son popotin.* ». Le loup n'est pas en reste qui les traite de « guignols ». On croyait tenir l'humour dans l'expression grotesque quand, dès que surgit le loup, que s'annonce la dévoration, l'attitude des cochons interpelle. Ils ne sont pas morts de peur mais morts de rire. Un détail signale le piège tendu au lecteur : il y avait deux cochons (on aurait juré qu'il y en avait trois), le loup était un cochon déguisé en loup (on le comprend à ses pieds qui dépassent du costume). Dans *La Princesse grenouille*, un ourson, à vélo, arrive près d'une mare quand surgit une grenouille qui se prétend princesse : *« Grenouille, certainement, mais princesse, ça m'étonnerait vraiment ! »*, répond Petit Ours. Et l'autre de rétorquer : *« Ah !*

bon ! Tu t'y connais en princesses... Tu en as déjà rencontré beaucoup ? », *« Non, mais j'ai entendu dire qu'une princesse, ça porte une couronne et que... »*, *« Ah ! je vois. Tu crois tout ce qu'on te raconte, toi ! »* Voilà lancée la réflexion sur la fiabilité des contes, la distance qu'ils suscitent selon l'humeur, la situation. À l'ourson de décliner son identité : c'est un prince... sans couronne ! Voilà toute critique écartée. *« Et tu t'appelles charmant ? »* Evidemment ! Le jeu de simulation est redoublé par le reflet des deux protagonistes dans la mare. Le réel s'y noie (le vélo est un cheval) puis ré-émerge (le prince *charmant* est *gentil* puisqu'il gare son « cheval » au loin pour ne pas effrayer les poissons). Le ton badin invite à jouer, jouer encore. C'est parti pour une partie de cache-cache où on compte... jusqu'à 100 ! Quand ourson avoue ne pas pouvoir aller au-delà de 10 qu'importe répond l'autre, *« tu comptes dix fois jusqu'à dix et c'est bon ! »* Et le réel revient, soudain intelligible. Dans ce vrai jeu de faire-semblant surgissent deux chimères : une sorcière et un nain/ogre. L'une porte des fruits rouges que les protagonistes prennent pour des tomates (épineux réel), l'autre cherche une princesse à croquer (tenace fiction) : le grenouille est scandalisée. Serait-elle une aristocrate ensorcelée ? Ours et grenouille mentent (ils n'ont vu personne), renvoient les deux chimères l'une à l'autre se demandant (ironiquement) « s'ils vont vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants ». Quoi de mieux pour mettre fin à cette comédie d'artifices (jeux, mensonges et illusions) qu'une balade sur un cheval blanc (vélo) : la grenouille monte sur la bête (Hue !) tandis que l'ourson « enfourche son dada ». La langue n'est pas en reste concernant l'illusion.[6]

5. *Le Monde de Mario Ramos*, p.24 **6.** Mario Ramos a consacré un album à ce sujet : *Mon œil !*, 2004

« ***Ce qui est marrant dans les livres de Mario Ramos*** : Dans *C'est moi le plus beau*, à la fin, il se fait cramer la tête et la cravate, dans *Le roi est occupé* le chat est toujours aux toilettes, dans *Le plus malin* le loup a besoin du petit chaperon rouge pour s'enlever la chemise de nuit de la grand-mère et dans *Le code de la route*, le chasseur se fait poursuivre par le sanglier, le loup ne sait pas faire de patin à roulettes et Malbrouck chasse le lapin armé d'une épée. À partir de ces exemples,on voit que Mario Ramos faisait beaucoup de livres où il s'inspirait des personnages de contes notamment le loup qui est un personnage très courant. Chez Ramos, les terrifiants habituels se font ridiculiser et les plus faibles paraissent plus forts et plus intelligents. » **Enzo P & Iban**

« Mario Ramos fait monter le suspense avec ses livres comme *Le code de la route*... Les petits cochons font du skate au lieu d'être faibles, le chevalier en armure poursuit un tout petit lapin..., rien ne se passe comme prévu. Du coup, on a l'impression que la grand-mère va surgir à moto ! Eh bien non ! Elle est normale ! On ne s'attendait pas à ce que ça se finisse normalement. Il nous balade, ce Mario Ramos ! » **Flavien & Dorian**

« Dès la maternelle, nous les CM1, on a tous travaillé sur des livres de Mario Ramos. Ça nous plaisait bien, on le faisait en carnet de lecteur. Je me souviens de la rencontre avec le loup de *C'est moi le plus fort* : cet abruti doit se dire qu'il est la terreur des bois, il se dit *« je suis célèbre dans les contes comme le petit chaperon rouge »*. Sauf que Ramos, ce n'est pas Perrault, et le loup ne va pas s'en tirer si facilement... **Samuel**

L'ami loup

Entre des loups hâbleurs, suffisants et piteux, paraît, en 1997, un louveteau dans *un monde de cochons*. Le support change, le genre aussi puisque le texte, publié dans la collection Mouche, est un récit assez long, découpé en sept chapitres. Dès que Louis arrive en classe (porcine), il est fraichement accueilli (suspecté d'être méchant, de sentir mauvais par ses camarades, il est grondé par la maîtresse parce qu'il n'a pas ses affaires et se retrouve en fond de classe, près du radiateur où il s'endort.) À la récré, il est seul, plus hargneux que triste (main dans les poches, appuyé contre le mur). Il devient ami de Fanfan, un cochon pas comme les autres qui fait le loup comme personne à la première partie de poursuite. Feuilleté de micro inversions, le réel se déguste à l'envers.[7] Quand Louis, malade, ne vient pas en classe, Fanfan lui rend visite en prenant le chemin du petit bois (effrayant), passe devant la ferme abandonnée où sévissent « trois gros dadais bêtes et méchants »... trois cochons. Louis vit avec sa grand-mère qui a une « grosse voix », coupe le bois « avec une hache » et fait des galettes. Les références se contaminent. Louis, touché par un vilain microbe, déclare un violent rejet de l'école. Il a peur des trois « gros lards » qui le terrorisent chaque fois qu'il les croise. Fanfan va l'aider à résoudre ce problème grâce à un jeu d'ombres (encore une illusion) : les deux amis retournent à l'école pour apprendre à lire. Dans *L'école est en feu* (2012), on les retrouve dans un texte qui s'est allongé (9 chapitres). Louis, de plus en plus mystérieux (il se rend mystérieusement, par le train, avec sa grand-mère à la grande ville) est de plus en plus malheureux en classe : il arrive en retard, est puni par madame Ortie (la maîtresse), déclare qu'apprendre à lire est difficile et semble avoir un lourd secret. Dans la cour, surpris avec une boîte d'allumettes, il est dénoncé mais dissimule la preuve. Quand, dans la nuit, le feu se déclare à l'école, la police l'arrête. Pour comprendre, la directrice se rend chez la grand-mère qui n'a pas répondu à sa convocation. Là, elle découvre une lourde situation sociale : la grand-mère ne sait pas lire, les parents de Louis sont allés à la ville pour chercher du travail, ce qui fait souffrir le louveteau. C'est alors que l'agent Bonnot (!) le ramène et le disculpe et que tout le monde mange les fameuses galettes. Le nouveau maître (madame Ortie est tombée malade), s'appelle Alban (un gentil). Il déplace tout de suite Louis, l'installe face au tableau surtout lorsqu'il apprend que sa situation (en fond de classe) était justifiée par son illettrisme. Derrière la déclaration magistrale (*« Ta place est ici, devant. (...) On va bien s'entendre, car mon métier c'est justement d'apprendre à lire aux enfants. »*), on peut imaginer un message adressé, peut-être, aux enseignants en tous cas aux enfants qui peinent à l'école (psychologiquement ou scolairement) et dont il se veut, lui l'écrivain, lui l'expert, l'ami, comme le cochon est l'ami d'un loup, comme le chat l'est du chien (Mario Ramos a dessiné un chat pleurant en lisant un livre dont le titre est « Une vie de chien »).[8]

---

7. Mario Ramos, *Un monde à l'envers*, 1995 **8.** *Lire est le propre de l'homme*, Témoignages et réflexions de cinquante auteurs de livres pour l'enfance et la jeunesse, L'école des loisirs. Diffusé gratuitement (www.ecoledesloisirs et www.lirelire.org)

La politesse du désespoir

Comme le policier cochon qui déclare en trempant sa galette dans le thé (*« Elles me rappellent mon enfance »*), Mario Ramos écrit en se souvenant de son enfance (*« J'étais un enfant très turbulent et la seule chose qui me calmait, c'était quand on me donnait un livre. J'ai vraiment la passion des livres. »*) et en s'adressant aux enfants actuels auxquels il fait confiance sans les idéaliser : *« J'aime bien introduire une distance par rapport au pouvoir, dire aux enfants qu'on est tous aussi importants les uns que les autres et qu'il n'y a pas de personnages plus importants que les autres. Le tout, c'est d'être correct avec nos principes et d'être chouette dans la vie. » Humain*, c'est le mot que Ramos affectionnait (son site, même, devait être humain, lu permettre d'échanger avec ses lecteurs, sincèrement)[9]. *Humour*, le deuxième mot, était une ligne de conduite : *« L'humour, c'est quelque chose de très important chez moi (...) Cela fait partie de ma vie. Dans les moments les plus durs, je m'en suis toujours sorti grâce à l'humour. Je pense que l'humour, c'est la politesse du désespoir. (...) Je crois qu'avec un bon humour, on peut affronter les pires choses dans la vie, les pires situations et les pires personnages peuvent être démolis avec un humour bien tapé, bien choisi. Et puis, c'est aussi quelque chose que l'on partage tous. (...) On établit un contact quand on rigole ensemble. »*[10] Humilité pourrait être le dernier : *« C'était un regard clair, joyeux, pétillant, derrière des lunettes cerclées. Un large sourire, contagieux. Une petite boucle d'oreille. (...) Mario, c'était un raconteur d'histoires (...) Il défendait la cause des enfants, se considérait avec fierté comme un artiste engagé. (...) Un homme honnête et droit, à l'écoute des autres, aimé et apprécié partout où il est passé. »*[11] Heureusement, il reste les livres. Il faut les lire et les relire pour rire et penser.

Yvanne CHENOUF

9. www.marioramos.be **10.** Extrait de l'entretien à consulter sur www.ricochet-jeunes.org/entretiens/entretien/73-mario-ramos **11.** Lucie Cauwe, http://lu-cieandco.blogspot.fr/ Sur ce blog, vous pourrez découvrir des hommages rendus à Mario Ramos par ses amis et collègues, auteurs et illustrateurs.